

Germaine Couty

Une
ombre
ou

mes combats



EDILIVRE.com

Germaine Couty

Une ombre
ou mes combats

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4458-5

Dépôt légal : Février 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Ceci est mon histoire	7
Jean ou Jeannot ?	21
Rosa, l'Allemande	29
Quelques souvenirs d'enfance	37
La traversée du désert	79
Vingt ans après	89
En clinique	111
Trois mois plus tard	181
Dix ans plus tard	221
Notes de l'auteur	231

Ceci est mon histoire

Je vais donner l'explication du titre dès le début du livre :

Ce sont les combats que se livrent en moi les deux êtres qui m'habitent : l'un est rationnel, l'autre complètement irrationnel. Ce sont des combats qui pourraient être sanglants, s'ils n'étaient immatériels.

Ceci n'est pas à proprement parler, une véritable autobiographie, une partie, seulement, celle qui traite justement de l'irrationnel, est rigoureusement exacte. Plus loin, ce qui va arriver à mon personnage est authentique le plus souvent et très peu romancé.

Je l'ai vu vivre à l'enfant, puis à l'homme, à qui j'ai prêté mon pouvoir de souffrance, parfois de violence.

J'ai été proche de ces scènes, quand, petite fille, j'allai dans les fermes chercher le litre de lait qu'il nous fallait pour le petit déjeuner du matin.

Arrivée souvent avant l'heure de la traite, la fermière m'invitait à m'asseoir au coin du feu sur la petite chaise basse réservée aux enfants.

Autour de moi les gens de la maison, le mari, l'épouse, la belle-mère, le grand-père, que l'on

nommait « le vieux », vaquaient au soin du ménage, au repas du soir pour les femmes, l'homme s'occupait des bêtes, de la traite, le « vieux » assis en face de moi près du feu rempaillait une chaise et je me demande aujourd'hui s'il m'avait seulement aperçue !

On ne se parlait guère autrefois dans les ménages, mais j'étais habituée; fille de vieux paysans je n'entendais dire chez moi que l'essentiel, et, dans toutes les fermes où j'allai, c'était partout la même chose. C'est ainsi que, très tôt, j'avais appris à capter l'impondérable. A la manière brutale du fermier pour poser son bidon de lait sur la table, celle agitée de son épouse pour remuer les casseroles, les regards noirs que l'on jetait sur le vieux ou la vieille vivant avec eux par obligation, les mots brefs et méchants que l'on s'adressait, je savais qu'ici on ne s'aimait guère.

A la campagne, une enfant de cinq ans était en ce temps-là, censée ne rien comprendre, aussi on ne se gênait pas pour exprimer devant elle son humeur ou ses sentiments. La petite fille assise sagement près du feu n'était rien, moins que le chien, moins qu'une ombre. Sa bouteille remplie de lait, elle allait rentrer chez elle, et chacun penserait qu'elle n'avait rien vu, rien entendu, pâle petit fantôme que l'on ne reverrait que le lendemain soir.

Mon personnage sera comme moi, un enfant élevé à la campagne, dans un milieu paysan sévère et strict où l'obéissance et le respect ne sont pas de vains mots. Ce sera aux yeux du monde un petit garçon insignifiant, peu loquace, qui saura cacher ses souffrances et ses humiliations, et aussi ses dons exceptionnels d'intuition, et encore des phénomènes de visions dont il sera parfois l'objet.

Ce personnage sera un mélange de personnes, d'événements, de circonstances, mixés, amalgamés, rencontrés au cours de la vie, pour devenir quelqu'un de multiple et unique à la fois, une part de moi-même.

Cet être étrange, je l'ai rencontré sur un lit d'hôpital, c'est là que les gens s'expriment le mieux : On les voit nus, ils se montrent tels : corps et âme. Le vieillard à qui l'on fait un soin, vous parle entre deux plaintes de son abandon : il projette sur sa douleur physique sa souffrance morale. Tel autre, atteint d'un mal incurable au stade terminal, essuiera du revers de sa main les larmes qui coulent sur sa joue en parlant de la rupture, de la cassure de son couple, il n'a jamais pleuré sur son cancer.

Et cette personne seule, sans ami, sans famille, qui ne reçoit jamais de visites, comme on la sent heureuse entourée par « les blouses blanches », elle étale sa solitude, elle en parle, on l'écoute enfin !

Mais c'est justement en tant qu'écoutante que j'ai rencontré le plus de misère morale, lorsque, protégés par l'épais rideau de l'anonymat les gens racontent tout : le meilleur et le pire, l'inimaginable, parfois l'horrible.

Mon personnage je l'ai rencontré à tous ces niveaux, il va, comme je l'ai été, être confronté à des flashes, à des prémonitions et parfois être trompé par son imaginaire.

Si aujourd'hui je me décide à parler de cet irrationnel qui a baigné mon enfance, c'est pour aller à la recherche de moi-même, essayer de trouver une explication à ce que je n'ose appeler un don, me libérer d'un fardeau trop lourd que j'ai porté toute ma vie, sans jamais le partager avec quiconque.

Je me dois de raconter quelque chose qui ne peut pas être inséré dans la partie « romancée », ce n'est pas ma première « vision » mais c'est la plus importante à mes yeux, une preuve tangible que la vie est tracée, programmée, à notre naissance. Je vais livrer avec la plus rigoureuse exactitude ce qui s'est passé en cette fin du mois de juin 1945.

Des jeunes gens et des jeunes filles du village étaient réunis sur le bord de la route, juste sous la fenêtre de notre cuisine, que, les entendant, je m'empressais d'ouvrir afin de participer à la conversation.

La « drôle de guerre » était finie, la France débarrassée de l'oppresseur et les bals populaires commençaient à rouvrir les portes. J'écoutais attentivement mes camarades parler des prochaines festivités c'est à ce moment là que mon père fit irruption dans la cuisine et, s'adressant à ma mère :

– Hier nous avons appris, Jeanne, que tous les prisonniers de guerre de la commune étaient rentrés dans leur foyer; eh bien ! C'est faux, le fils X, de V, ne reviendra probablement jamais, sa famille est sans nouvelle depuis des mois, et n'a plus d'espoir de le revoir un jour. D'ailleurs ses frères parlent de faire des arrangements de famille, parce qu'ils étaient encore en indivision.

Je ne connaissais le fils X ni d'Eve, ni d'Adam, j'ignorais jusqu'à son existence, ça devait être un « vieux. »

Pourquoi, juste au moment où mon père prononça son nom ai-je subi cette sensation ?

Un frisson d'une intensité extrême m'a labouré le dos sur toute la longueur de la colonne vertébrale,

c'était semblable à une grosse décharge électrique, pourtant non douloureuse; ça m'a abasourdi. Qu'est-ce que ça signifiait ? Je n'en ai pas parlé à mes parents, d'ailleurs cela a été si bref !...

Je ne connaissais pas le fils X, j'ai seulement remarqué que c'était au moment où mon père a prononcé son nom que j'ai reçu cette décharge, sans pour autant faire un quelconque rapprochement.

Ma mère m'a demandé de mettre le couvert, l'heure du dîner avait sonné, elle a fermé elle-même la fenêtre pour échapper au bruit de la rue.

Je n'étais qu'une petite fille à la déclaration de la guerre, les prisonniers, je ne les reconnaîtrais même pas, j'oubliais très vite celui qui manquait à l'appel, un court instant j'ai pensé qu'un jour je verrai son nom gravé sur le monument aux morts, aux côtés de ceux des disparus de la guerre de 14-18.

Mais il y a eu un miracle ! Un mois après, une nouvelle fulgurante a fait le tour de la commune, à la vitesse de l'éclair, les portes s'ouvraient, se refermaient, on allait de maison en maison :

– le prisonnier est revenu ! le prisonnier est revenu ! Ce n'est que justice ! Il est tellement gentil !...

Tant mieux pour lui ! et comme je n'étais pas sourde, j'ai entendu des dizaines de fois les villageois raconter son épopée, qu'ils tenaient de « source sûre » soit par sa mère, soit par ses frères...

Il devait une aussi longue absence à son passage dans un camp de travail et de repréailles à Tambov en Russie où il n'avait pas été reconnu comme prisonnier français et de ce fait aucun courrier n'avait jamais pu parvenir à sa famille. Lorsqu'une mission

de rapatriement découvrit les « égarés » il y eut encore d'énormes difficultés avant d'obtenir la possibilité de les libérer. En ce qui concernait ce jeune homme, on retrouva en fait un moribond, résultat du froid, de la faim, et autres traitements. Jugé intransportable (il était inconscient) la mission le fit admettre dans un hôpital à Odessa où, là, soigné par la Croix Rouge américaine et, grâce à une bonne constitution il fut vite remis sur pied.

Le 18 août, il retrouvait sa famille, Ivre de joie, il s'est empressé de participer au bal du dimanche suivant, donné en l'honneur des prisonniers pour, disait-il, gommer le passé.

Ce même dimanche, la toute jeune fille que j'étais, refusait obstinément à sa mère la proposition qu'elle lui faisait de l'accompagner au bal (en ce temps-là, les mères accompagnaient leurs filles). Je n'étais pas douée pour la danse et j'étais, en plus, d'une timidité malade, due à mon environnement, que j'essayais de camoufler. Ma mère ne renonçait jamais à une idée; quand elle avait quelque chose en tête ce n'était pas au bout des pieds ! Elle demanda l'aide de mes copines et pour ne pas paraître ridicule, j'allai, contrainte et forcée, mi-contente mi-fâchée, à mon premier bal. Je ne savais pas danser, n'ayant pas profité de quelques pas esquissés avec copains et copines dans une grange du village, au son d'un accordéon fort mal en point !

Le sort en était jeté ! Encadrée par Suzon et Andrée, suivie d'une autre Suzon et de la toute jeune Monette qui chantait divinement : j'ai retrouvé la chambrette d'amour témoin de notre folie, je me suis retrouvée dans une salle déjà bien remplie.

Les musiciens, perchés sur l'estrade, essayaient quelques accords avant de se lancer dans une valse endiablée. Tout près d'eux, un groupe d'hommes nettement plus âgés que les garçons que nous connaissions, discutait. Ils avaient l'air paumé d'êtres venant d'une autre planète. Suzon se pencha sur moi et me glissa à l'oreille :

– Ce sont les prisonniers.

Elle connaissait tout le monde, Suzon ! C'était notre aînée de trois ans et de ce fait, avait plus de souvenirs. Ces jeunes gens furent bientôt entourés par celles que nous appelions ironiquement « les vieilles filles » restées célibataires par manque de candidats. Le retour de ces hommes libres et de leur âge les comblait d'aise, elles comptaient bien rattraper avec eux le temps perdu. Passées les embrassades, ils les ont courtoisement invitées à la première danse, puis... laissées dans un coin, aux oubliettes !

Leur captivité leur avait semblé longue, bien sûr, mais les souvenirs du pays étaient demeurés intacts; avec des filles jeunes, jolies et fraîches, telles celles qu'ils voyaient au bal ce soir, c'est-à-dire NOUS, celles d'après-guerre, les filles de dix-huit ans, et les huit ou dix ans d'âge qui nous séparaient ne comptaient pas pour eux.

En ce qui me concerne, j'étais très intimidée et je tentais de me cacher derrière les plus grandes pour échapper à une invitation. Peine perdue ! Partant en flèche, un des anciens prisonniers a traversé la salle comme un bolide, sans regarder ni à droite ni à gauche, il a foncé vers moi, m'a dégagée de ma demi-cachette, m'a invité pour cette danse et sans attendre ma réponse je me suis retrouvée sur la piste sans avoir eu le temps de faire ouf !

Ma maladresse ne l'a pas rebuté, il ne m'a pas lâchée de la soirée. Il m'a parlé de sa captivité, de ses souffrances, de sa joie pour ce retour inespéré, et aussi de ses espérances. J'étais captivée, et ce jeune homme ne me semblait plus vieux du tout. Lorsqu'il m'a dit son nom, je me suis immédiatement souvenue de la fameuse secousse électrique que j'avais ressentie en l'entendant prononcer pour la première fois. Je me demandais aussi pourquoi il était parti du fond de la salle comme une flèche pour me tirer de ma cachette. C'était assez étrange ! A la fin du bal, il m'a fait promettre d'assister au prochain, nous nous sommes revus, et il y a eu beaucoup d'autres bals. Nous nous sommes mariés quelques mois plus tard.

Nous étions convaincus tous les deux que notre destin était tracé, notre vie programmée. Je n'avais néanmoins jamais parlé à mon mari de toutes les prémonitions, parfois les visions, dont j'avais été l'objet dans mon enfance, heureusement que cela ne se produisait plus guère maintenant. Je n'arrivais pas malgré tout à établir un lien avec ce choc reçu et l'énoncé de son nom; lui, par contre, n'arrêtait pas de me parler de notre premier bal :

– Il s'est passé quelque chose d'incroyable, disait-il, en regardant toutes ces jeunes filles dans la salle, je me disais que je n'aurais pas l'audace d'en inviter une à danser, quand tout à coup, je me suis senti poussé par une force invisible, je ne t'avais pas encore vue puisque tu étais cachée, je suis allé droit vers toi et, quand j'ai poussé les deux filles qui étaient devant toi, dès que je t'ai aperçue, quelque chose m'a fait comprendre « c'est celle-là ». Et il riait en disant cela.

Je ne lui ai jamais dit qu'avant de partir à ce bal, je « savais » que j'allai faire une rencontre décisive, que

c'était pour ça que je ne voulais pas m'y rendre, je n'avais pas envie de dire déjà « adieu à ma liberté de fille. Je n'ai pas eu à le regretter.

Je savais depuis longtemps que je n'étais pas libre de choisir telle ou telle route, ELLE M'ETAIT IMPOSEE. Mes proches n'ont jamais eu connaissance des moments de révolte, ils n'ont jamais vu mes accès de violence qui me faisaient briser parfois les objets que je tenais entre mes doigts, quand je constatais que ce qui me tombait dessus certains jours je l'avais déjà connu bien avant.

Prisonnière de quoi ? De qui ? Il me faudrait suivre la route tracée. Après quelques années de mariage, un autre fait vînt étayer mes convictions que nous étions vraiment destinés l'un à l'autre. Pendant la guerre, une jeune femme voyant toutes ces grandes filles de la commune désœuvrées, nous proposa d'adhérer aux J.A.C.F. mouvement chrétien où elle militait, et où nous aurions des activités. Le terme de jeunesse catholique fit bien grincer les dents à quelques parents un peu mange-curés, mais, avec leur sagesse paysanne, ils se dirent « qu'au moins ici, elles ne feraient rien de mal » et que ça les occuperait.

C'est ainsi qu'un jour, une idée naquit au sein du groupe :

Préparer des gâteaux et les envoyer en Allemagne, aux prisonniers de la commune. D'accord ! Les propositions fusaient de toutes parts. La meilleure me sembla être de faire participer tous les foyers afin de faire passer un courant d'amitié aux captifs qui seraient sûrement touchés par ce geste.

Les denrées étaient rares, il nous fallait assez de courage et d'humilité pour aller de porte en porte demander un peu, un tout petit peu de sucre, de beurre,

de farine, des œufs. On demandait si peu à chacun et on expliquait si bien pourquoi, que tout le monde nous donnait. Finalement les gens étaient contents de faire un petit geste, ils avaient compris le message.

Nous avions décidé de faire un cake, ça se conserve bien et c'est facile à réussir, chacun se mit à l'ouvrage. Les gâteaux cuits et ma foi bien réussis, on les apporta aux familles pour qu'elles les ajoutent dans leurs prochains colis, en leur recommandant de bien mentionner que tous les foyers avaient participé. Au moment de remettre le mien, l'envie me vînt d'ajouter quelque chose : Un petit bristol, un mot affectueux, un petit dessin, et je glissais cela par une petite incision faite sous le fond du cake... direction l'Allemagne !

Cinq ou six années après notre mariage, j'avais confectionné pour le goûter des enfants, un gros cake bourré de raisins secs. J'invitais mon mari à le partager avec eux.

– Oh ! s'exclama-t-il, il me rappelle celui que j'avais reçu en Allemagne, c'était de la part des jeunes filles qui...

– Comment, m'écriais-je ! Tu ne m'en avais jamais parlé.

– Tu sais, me répondit-il, on ne pense pas à tout. J'avais même trouvé à l'intérieur un petit carton avec un trèfle à quatre feuilles dessiné dessus et un petit mot amical, ça m'avait fait chaud au cœur.

J'étais sidérée. Il n'y avait aucun doute, c'était bien de MON gâteau qu'il s'agissait !

J'étais tellement troublée que je lui dis en bégayant que l'auteur de tout ça c'était moi, ce qui le fit rire aux éclats.

Je comprends, maintenant, c'était un philtre ! Tu m'avais ensorcelé à distance... Il n'arrêtait pas de me taquiner. Il ajouta, redevenu sérieux :

– C'est drôle, malgré tout.

Oui, c'était drôle, et je crois que l'irrationnel n'était pas que de mon côté, simplement mon mari s'en rendait moins compte. Quelques années plus tard, je me souviens qu'un voisin était venu lui demander de bien vouloir aller chercher son fils à 2 heures du matin à la gare de Limoges. Ce ne fût que longtemps après qu'il me dit ce qui c'était passé. Un camion, arrivait pleins phares sur la voiture qu'un coup de volant projeta de l'autre côté de la route, le préservant ainsi de l'accident.

– J'ai eu la sensation, me dit-il, que ce n'était pas moi qui avais tourné le volant, puis, pensif : j'ai eu un sursis pour élever mes enfants !

En entendant ces mots j'ai éprouvé un sourd malaise qui ne s'est pas dissipé de la journée.

Les années passaient vite, avec leur cortège de petits bonheurs et de petits déboires, jusqu'au jour où le SURSIS devait prendre fin.

La veille nous avions décidé d'aller faire des courses en ville. Le matin, lorsque mon mari me souhaita le bonjour, un long frisson, une profonde secousse, me parcouru de la tête aux pieds. Muette de surprise, je me rappelai immédiatement ce jour où le même choc s'était produit, c'était exactement le même ! Il y avait vingt-quatre ans de cela, je ne l'avais jamais oublié.

Mon côté rationnel reprît vite le dessus, au diable l'inexplicable !

Nous voilà parti vers la ville voisine, nous avons vu ce matin-là nos trois enfants, ce qui est très rare le samedi où on se lève tard quand on est étudiant ! Je ne me sentais pas en pleine forme, malgré mes bonnes résolutions pour oublier ce que je qualifiais d'irrationnel, une boule se formait au bas de la gorge et me gênait toute la matinée. A notre retour, après avoir paniqué à chaque croisement de rue, d'un seul coup, cette angoisse me lâcha, une force étrange m'envahit juste avant le drame : ça se passa très vite et je sus immédiatement que mon époux ne reviendrait pas vivant à la maison.

L'étrange phénomène vibratoire ressenti lorsque le nom de celui que j'allai épouser bientôt fût prononcé devant moi pour la première fois, et celui identique le jour où il devait me quitter, étaient à n'en pas douter un signe du destin. Pourquoi ! Pourquoi ! Je ne pouvais rien faire, rien changer ! Prisonnière de quoi ? De qui ? Et Dieu, dans tout cela ?

Plus loin, mon personnage va lui aussi chercher, douter, se révolter, et peut-être trouvera-t-il la meilleure solution.

Je n'étais pas la seule enfant du village à avoir des prémonitions, mon petit camarade, Jean, de deux ans mon aîné, était un surdoué en la matière. Nous avons passé de longs moments à nous raconter des choses extravagantes, les adultes nous auraient traités de petits fous, moi je savais que Jean disait vrai puisque j'éprouvais également des visions incroyables.

Jean, après avoir obtenu brillamment son certificat d'études primaires fut envoyé à l'école Supérieure qui préparait à un diplôme dont j'ai oublié le nom, permettant de s'orienter vers d'autres disciplines.

Les parents de Jean quittèrent le village et je n'eus plus de nouvelles de ce camarade hors du commun je pensais sans trop y croire ne jamais le revoir : pourquoi, ce dimanche matin, ai-je eu la sensation que « quelque chose » d'inhabituel allait brusquement survenir ? poussée par une force irrésistible, je décidais d'aller faire un tour dans nos bois, invoquant l'envie d'y chercher du muguet en ce jour du premier mai. Armée d'un gros bâton, mais oubliant mes bottes j'empruntais le chemin qui mène au bois du loup, réputé pour ses champignons à l'automne et le muguet au printemps ce sentier est également un raccourci pour atteindre un arrêt du tramway en bordure de la route qui jouxte le village de Chaumeix. Ce matin-là, le soleil radieux illuminait très tôt la verte campagne limousine et donnait l'éclat des diamants aux perles de rosée nichées dans l'herbe tendre. Je me sentais de plus en plus fébrile, je marchais vite, attirée par une force invisible, quand, soudain... j'entendis quelqu'un qui sifflait « notre chanson » ! les paroles suivirent :

« Chantons et dansons mes belles limousines

Légers et d'aplomb solides limousins ! »

Mon cœur battait la chamade, mes jambes se dérobaient, ce ne pouvait être que LUI !... deux minutes plus tard il était devant moi, irréel et vivant une émotion intense, presque douloureuse, ne fut chassée que par une longue crise de fou-rire.

Je ne chercherai pas le muguet, demain peut-être... je lui tendis la main :

– Viens ! tu vas boire un café peut-être, l'aime-tu toujours autant ?

– cinq ou six par jour, au moins

Nous ne savions plus quoi dire, comme si le café était la seule préoccupation importante. Après tant d'années d'absence Jean devait avoir pourtant bien des explications à me fournir : ou habitait-il ? Son métier, sa famille ? de mon côté les questions qui me brûlaient les lèvres n'arrivaient pas à s'exprimer. Que restait-il de mon petit camarade d'école, tellement bavard qu'il collectionnait les mauvais points en classe, et autres punitions. Était-ce le même, ce grand jeune homme, impassible, le regard perdu fixant au loin la ligne d'un hypothétique horizon ? J'ai réagit :

Allez, la maison n'est pas loin, l'aurais-tu oublié ?

– Non, bien sûr, j'ai besoin de te raconter ma vie, comme autrefois, j'ai besoin de me confier... avant de mourir...

– Grand fou ! Tais-toi.

Nous avons pris le café rapidement, nous avons hâte, Jean de se raconter, moi, de l'entendre. Nous avons pris place sur le gros banc de bois placé le long du mur sous la fenêtre de la cuisine; Le soleil printanier nous enveloppait de sa lumineuse tiédeur propice aux confidences, deux pots de géraniums rouges posés à chaque bout du banc seraient nos seuls témoins.

J'avais retrouvé mon petit camarade : je buvais ses paroles. Nous avons eu une vision identique vers l'âge de sept ou huit ans :

Cette ombre ressemblante qui ne nous a jamais quittés.

Allez ! Jean, je t'écoute.

Jean ou Jeannot ?

Je suis tombé chez mes parents comme un cheveu dans la soupe après vingt ans de mariage ils n'espéraient plus d'héritier. Mon père subissait avec flegme les sarcasmes de sien et ma mère le haïssait chaque jour un peu plus quant il répétait à satiété qu'il avait travaillé toute sa vie pour le gouvernement, que sa maison, la plus belle du village, et ses terres, les plus productives iraient droits à des inconnus puisque son fils, et sa garce de belle-fille ne lui avaient pas donné de petits-enfants.

Et voilà que, au bout de vingt ans, mon arrivée fit l'effet d'une bombe.

Le « vieux » arriva le premier, dès qu'il fût possible de me rendre visite. Il paraît que ce premier contact ne fût pas concluant : C'est maigre comme un pivert, dit-il (pourquoi pivert ? Sans doute à cause de ma figure rouge). Là-dessus je me mis à brailler de toute la force des mes faibles poumons, ça n'a pas dû me rendre sympathique à ses yeux.

Il demanda : Comment l'appellez-vous ?

– On n'a pas choisi, répondit mon père, j'irai le faire enregistrer demain à la mairie.

– Qu’est-ce que j’entends, hurla le « vieux », ça met vingt ans à faire un gosse et ça n’a pas trouvé de nom !

– Calme-toi, nous avons pensé à Jean, si tu veux bien il portera ton nom !

Cela eût l’air de calmer le grand-père, il se redressa, bomba le torse, racla la gorge, laissa passer à travers ses moustaches un ça va, ça va, que l’on pouvait prendre pour une satisfaction, puisqu’il lâcha un « heureusement que c’est un garçon » ce qui chez lui voulait dire que les filles ce n’est bon à rien ! Il sortit très vite, sûrement pour annoncer l’arrivée inespérée de ce petit-fils qui allait porter son nom, les voisins pour le féliciter allaient lui offrir un petit coup de « gnôle » et quand il aurait fait le tour du village il rentrerait chez lui en titubant, ce ne serait pas le moment de lui faire des réflexions, car il avait l’alcool mauvais.

Ma mère n’avait guère apprécié que l’on veuille me faire porter le prénom de ce beau-père détesté. Dès qu’il fut sorti elle prit mon père à partie et déclara :

– Jamais ! Tu m’entends Pierre, jamais nous ne l’appellerons Jean !

– Mais ça se fait partout, répondait mon père, le premier fils porte toujours le nom du grand-père, j’ai promis, tu sais bien, j’ai promis...

– D’accord tu le fais enregistrer Jean, mais nous l’appellerons toujours Jeannot, Jamais Jean ! Et comme d’habitude mon père s’inclina.

Voilà pourquoi j’ai subi ce diminutif que je détesterai toute ma vie. A l’école j’étais Jeannot lapin, plus tard Jeannot le facteur, pour Rosa je serai toute

sa vie « soun pitit » en définitive ce prénom de Jean ne sera jamais le mien, si, pourtant, une personne, durant quelques jours, me le donnera, alors que pour ses collègues j'étais le numéro 352, elle prononçait « Jean » d'une voie si douce que j'en été tout remué.

Jeannot, évoque pour moi, un enfant gai, primesautier, mignon, alors que j'étais devenu très tôt triste, méfiant, en plus de mon visage ingrat.

Jeannot, je vois un adulte sympathique, aimé des femmes et des hommes, sûr de lui, souriant à la vie, alors que je suis tout le contraire. Voilà pourquoi je traînerai ce nom toute ma vie comme un fardeau, un étranger...

Dans ma toute petite enfance, jusqu'à environ trois ans, il m'allait bien ce « Jeannot » prononcé par ma mère adorée ! Car je l'aimais passionnément à cette époque ma mère que j'ai ensuite détestée, puis haïe. Cela s'est fait progressivement au fur et à mesure des souffrances morales qu'elle m'infligeait. Je sais aujourd'hui que j'ai exagéré : j'étais trop entier, trop passionné, je la voulais parfaite ma mère.

J'ai repoussé des scènes de ma petite enfance, il me fallait oublier des choses, j'y étais parvenu ! Un jour pourtant, à la faveur d'un choc, que dis-je ! D'un électrochoc, je les retrouverai et je serai bien obligé de faire mon examen de conscience, de réviser ma copie. Je me souviens de ces instants de bonheur lorsqu'elle me serrait très fort sur sa poitrine en me murmurant à l'oreille :

– Tu es mon petit, rien qu'à moi ! Mon petit trésor !
Et ça me bouleversait.

A quel moment son attitude a-t-elle changée ?
Qu'est-ce qui a pu la motiver ?

Je crois qu'elle a été jalouse quand elle a compris combien j'aimais aussi mon père, et vu comme je l'admirais. Elle a senti que, parfois, je la jugeais, que, sans dire un mot, j'approuvais mon père lorsqu'ils avaient un différend. Elle n'admettait pas le partage, alors elle se vengeait en m'humiliant.

Je n'étais plus fasciné par sa grande beauté qu'elle ne manquait pas de me faire remarquer à chaque fois qu'elle faisait sa toilette.

– Viens t'asseoir ici, me disait-elle en me montrant une petite chaise, je vais dérouler mes longs cheveux.

La toilette se faisait dans un coin de la cuisine, comme dans la plupart des maisons à la campagne. On se lavait dans une cuvette remplie d'eau, posée sur l'évier en pierre où trônait un seau en bois cerclé de fer. Une fois la cuvette vidée, l'eau s'enfuyait par le trou de l'évier en zigzaguant dans la cour jusqu'à épuisement.

Mais pour se coiffer, ma mère accrochait une petite glace à la crémone de la fenêtre et la séance commençait : En premier lieu elle enlevait les épingles qui retenaient son lourd chignon et la chevelure brune se déroulait et descendait en larges vagues jusqu'au-dessous des reins. Elle la brossait longuement avant de torsader à nouveau les cheveux de jais, plus brillants que jamais, puis à l'aide de ses épingles reconstituait le chignon. Elle se servait aussi d'un peigne dont elle était très fière :

– Vois comme il est beau, me disait-elle, c'est de la vraie corne, il vient de loin, on n'en trouve pas ici.

Je n'ai jamais su d'où il venait, ni qui le lui avait offert.

La coiffure terminée, elle décrochait la petite glace, se regardait d'un air satisfait en s'adressant des sourires charmeurs et, en posant son index tour à tour sur les fossettes de ses joues et de son menton, elle me disait :

– Sais-tu Jeannot, que l'on appelle ça des nids à baisers ?

J'étais subjugué, elle était belle, ma mère, trop belle, et cela me remémorait la petite phrase qui m'avait si profondément atteint le jour où, regardant une photo que ma tante de Paris avait prise pour avoir « un souvenir de son petit-neveu » elle s'était exclamée :

– Comment une femme aussi belle que moi peut-elle faire un enfant aussi laid ?

J'ai compris immédiatement qu'il s'agissait de moi. Alors, j'ai pris à mon tour la petite glace, j'ai examiné sans complaisance mon visage ingrat : mes oreilles trop grandes, mon front trop étroit, le menton fuyant, et cette bouche immense, qui semble vouloir rejoindre les oreilles : tout est trop grand quand ce n'est trop petit, car mes yeux, petites billes rondes ne me conviennent pas. Quand j'ai fréquenté l'école, mon maître, parlait pourtant de mon regard vif et intelligent : des yeux de diamants noirs, disait-il. Je n'osais pas le croire. Rosa et l'instituteur sont sans doute, les deux seules personnes qui ont le mieux compris le petit sauvage qui cachait si bien ses sentiments. Mais les bizarreries qui m'ont si souvent troublé, je ne les ai jamais confiées à personnes.

Dès ma plus tendre enfance j'ai été l'objet de ces flash ou de ces intuitions me prévenant de ce qui allait se passer dans les prochains jours. Dès la première

fois, j'ai compris qu'il faudrait me taire, supporter tout seul des situations étranges.

Le jour où j'ai eu ma première vision, j'ai voulu la partager avec mes parents, puisque c'était mon père qui en était la vedette, je leur ai expliqué :

J'ai vu papa prendre son vélo, il avait un lourd paquet sur le porte-bagage, il est tombé et ne pouvait pas se relever, une autre image s'est superposée : Le médecin était près de lui, sa serviette à la main.

Aussi, le lendemain, lorsque j'ai vu mon père enfourcher sa bicyclette, je me suis écrié :

– Non papa, non, reste là, tu vas avoir un accident !

Il m'a repoussé doucement en disant :

– Va jouer, fiston, et il est parti. Un moment après il est tombé dans un chemin plein d'ornières, c'est un voisin qui l'a trouvé et ramené à la maison, le médecin est venu, il a diagnostiqué une mauvaise entorse.

Je ne savais plus où me mettre : je constatais que j'avais prévu juste, mais je n'en étais pas fier pour autant, puisque je n'avais pas pu empêcher l'accident d'avoir lieu. A ce moment j'ai eu le pressentiment qu'il en serait toujours ainsi : j'aurai la possibilité de prévoir des choses, mais je ne pourrai pas les éviter pour autant. Ma vie, notre vie doit être tracée par avance, et nous sommes obligés de suivre notre route bon gré mal gré.

Dès que le médecin fut parti ma mère fonça vers moi, furieuse.

– Tu n'es qu'un petit sorcier ! S'écria-t-elle. Tu n'es plus mon fils, je te renie ! Si jamais tu recommences à prédire le malheur, je te mettrai à

l'assistance publique (la D.D.A.S.S.). Ote-toi de ma vue, sale petit gnome !

J'ai cru m'évanouir, tant ces mots me faisaient mal, j'ai souhaité mourir, sans trop savoir ce qu'était la mort.

– Laisse ce petit tranquille, a dit mon père, tandis que je m'enfuyais là où je savais que je serai consolé, libre de parler ou de me taire, Rosa comprenait tout. Chemin faisant, je me suis promis de ne jamais parler à personne de mes prémonitions, je porterai seul ce fardeau.

Rosa, l'Allemande

Rosa, l'amie de toujours, ma consolatrice, mon havre de paix, Rosa qui savait comme personne sécher mes larmes, panser mes plaies. C'était Martial, le meilleur ami de mon père qui avait amené cette douce femme en limousin. La ferme de ses parents étant trop petite, il avait bien fallu que leur fils aille chercher du travail sous d'autres cieux, c'est ainsi qu'il avait débarqué dans les mines en lorraine. Rosa travaillait comme fille de salle dans la petite auberge où il prenait pension. Elle aussi avait quitté sa patrie, l'Allemagne, pour venir travailler en France. C'était une fille robuste et courageuse qui savait remettre à leur place les hommes trop hardis qui cherchaient à la chahuter. Elle n'était pas vraiment belle, mais plaisante à regarder avec ses deux grosses tresses blondes, son doux regard bleu, sa bouche pulpeuse et ses bonnes joues colorées piquées de tâches de rousseurs, plus une opulente poitrine qui en avait tenté plus d'un.

Sa fraîcheur et son sérieux eurent tôt fait de séduire l'ami Martial, mais sa timidité le retenait pour engager une conversation avec la jeune fille.

On dit qu'il y a un Dieu pour les amoureux; il fit qu'un soir l'occasion se présenta sous la forme de deux individus passablement éméchés. Le patron était absent, Rosa était seule pour faire le service, les deux gaillards en profitèrent pour l'entraîner dans la cuisine et ils s'enfermèrent avec elle. Les quelques clients présents haussèrent les épaules en entendant les cris, dirent que cela était une histoire de cul, et que ça ne les regardait pas.

Fou de colère, Martial traita les clients de lâches, fonça vers la cuisine, en ouvrit la porte d'un coup d'épaule et ses poings s'abattirent à l'aveuglette, tantôt sur l'un tantôt sur l'autre des jeunes voyous qui ne tardèrent pas de battre en retraite, puis de fuir sans demander leur reste, mais aussi sans payer leur consommation. La tête blonde de Rosa trouva refuge dans les bras solides de son sauveur. Ce fut le début d'une grande amitié qui ne tarda pas à se transformer en véritable amour. Mais ils n'osaient se l'avouer ni l'un ni l'autre, ils restèrent ainsi de longs mois, amis sans être amants.

Un jour, Martial reçut une lettre de sa sœur qui l'informait de l'état de santé du père. Le médecin avait été catégorique : s'il n'arrêtait pas le travail, la fin était proche. Fier comme le sont les paysans, il ne voulait pas faire revenir son fils sous prétexte qu'il gagnerait moins à la ferme qu'à la mine. La décision de Martial ne se fit pas attendre : il allait donner son congé et rentrer au village. Mais Rosa ? Rosa ? Il ne pouvait pas se résoudre à la quitter, après une nuit sans sommeil, dès le matin il courut à la cuisine de l'auberge où il savait la trouver et en bredouillant, il lui demanda de l'épouser. Rosa, bouleversée, répondit oui, sans hésiter. Les deux tourtereaux furent accueillis à bras

ouverts par la famille de Martial. Le père, qui sans vouloir l'avouer sentait ses forces décliner, jaugea d'un œil connaisseur les capacités de la jeune fille : Ses larges épaules, ses gros bras ronds, la mine superbe attestant une bonne santé, devraient en faire une excellente paysanne. Il ne restait plus qu'à faire publier les bans, le mariage suivrait rapidement. En attendant, Rosa irait dormir chez sa future belle-sœur.

Au village, l'accueil fut moins chaleureux que dans la famille, on regardait de biais cette jeune femme qui adressait à chacun un aimable « Ponchour » ponctué d'un sourire quand elle croisait les gens. Les parents de Martial avaient annoncé l'arrivée d'une belle-fille « alsacienne », mais au moment du mariage on découvrit que Rosa était allemande. On allait lui déclarer le guerre. Ce ne fut pas immédiat, tant que son beau-père vécut les villageois se retenaient, l'homme avait été maire de la commune et acquis de ce fait une certaine notoriété; il ne cachait pas l'admiration qu'il avait pour sa belle-fille, il valait mieux ne pas y toucher !

La mort, aux aguets, ne tarda pas longtemps à venir chercher le pauvre homme; il partit rassuré après avoir vu son fils établi, heureux, près d'une épouse vaillante et honnête.

Immédiatement après l'enterrement, les choses se gâtèrent pour la pauvre Rosa : On ne se gênait plus pour l'appeler l'allemande, quand ce n'était pas la boche, et cela assez fort pour qu'elle l'entende ! Quand elle rencontrait au lavoir d'autres femmes, personne ne lui adressait la parole, une seule fois, au moment ou, ayant terminé sa lessive elle se levait pour partir, Jeanne, la plus mauvaise langue du village lui dit

– Attends, j’ai quelque chose pour toi.

Elle lui tendit, le sortant de la poche de son tablier, un livre.

– Prends ! Tu sais lire le français au moins ?

Rosa sentant là quelque mauvais coup, voulut mettre le livre sous son bras sans le regarder. Toutes les laveuses s’écriaient de concert :

– Allez, montre donc que tu sais lire le français !
Ouvre-le ce livre !

Elles se mirent en cercle autour d’elle, elle ne pouvait plus s’échapper. En tremblant elle chercha le titre, et, à travers les larmes qui embuaient ses yeux elles déchiffra : « Dans l’enfer d’Oradour » ; Jeanne lui arracha le livre des mains, et tandis que les autres la tenaient fermement, elle tournait les pages :

– Regarde, vois les belles photos, admire ce qu’ils ont fait tes frères !

Rosa sanglotait, mais aucune pitié ne se lisait sur le visage de ces femmes emportées par la haine trop longtemps retenue.

Au loin une charrette chargée de foin avançait dans la direction du lavoir : c’était mon père, accompagné de Martial, ils s’aidaient à faire les foins, mon père prenait à son compte les plus gros travaux, il s’était aperçu que les forces de son camarade déclinaient, il l’avait d’ailleurs conseillé de voir un médecin.

– Fous le camp ! Va-t-en, vas vite te plaindre et raconter des mensonges ! Disaient ces femmes en furie tout en baissant la voix. Elles venaient de reconnaître les deux hommes. Rosa ramassa son panier de linge à la hâte et regagna rapidement la maison. Non ! Elle ne se plaindrait pas ! Ce n’était

qu'une pique de plus qu'on lui enfonçait dans le cœur, mais celle-là était de taille.

D'autres soucis lui firent oublier momentanément l'animosité dont elle était toujours l'objet : son mari allait de plus en plus mal, le médecin consulté la prévint qu'il ne fallait pas espérer la guérison, la silicose avait fait son œuvre, il payait cher son travail à la mine. Bientôt il resta alité, mon père lui rendit visite chaque jour jusqu'à son décès et lui promit de protéger Rosa.

Dès que Martial eût regagné le caveau familial, les coups redoublèrent sur la pauvre femme. Mon père la fit embaucher au château de Laplaud où elle assumerait les travaux d'entretien de cette énorme bâtisse, et lui recommanda de lui dire si on lui créait des ennuis.

En allant à son travail, il lui arrivait souvent de recevoir une motte de terre passant comme par hasard au-dessus une haie, parfois même quelques cailloux. Trop fière pour sa plaire, elle supportait stoïquement les coups sans jamais les rendre.

Une après-midi, alors qu'elle se rendait au château, en arrivant à la ferme « chez Gaudy » elle aperçut un filet de fumée qui sortait du hangar à paille.

– Mais c'est le feu ! S'exclama-t-elle, elle s'apprêtait à courir prévenir le fermier, quand elle aperçut à deux pas de là, une petite fille assise au pied d'un chêne.

– Viens vite mon petit, dit-elle en prenant l'enfant dans ses bras, puis se ravisant :

– Où sont tes frères ? Là-dedans ?

La fillette ne parlait guère, mais elle fit oui d'un signe de tête. Rosa n'écoutant que son courage déposa la fillette et fonça dans le hangar envahi de

fumée. Quelqu'un suffoquait, elle alla dans cette direction, trouva l'enfant et le sorti. C'était un garçonnet de cinq ans à six ans, l'air frais le ranima rapidement, il n'avait pas trop souffert. Un doute vînt à l'esprit de la femme :

– Il y a-t-il quelqu'un d'autre là-dedans ?

– Non, non, répondit le gamin complètement paniqué.

Mais la fillette qui avait retrouvé un bout de sa petite langue répétait en pointant son doigt vers le hangar :

– Là, là, Nanar, Nanar, veux Nanar !

Qui fallait-il croire ? Les flammes s'échappaient maintenant par la toiture, dans un instant tout allait s'écrouler, il fallait faire vite. Au péril de sa vie, la courageuse femme enveloppa ses cheveux et une partie de son visage dans son châle et fonça dans le brasier. On n'y voyait plus rien, elle suffoquait à son tour dans cette chaleur étouffante, quand tout à coup, son pied heurta quelque chose de mou, elle ramassa un corps inanimé et se dirigea à l'aveuglette vers ce qu'elle pensait être la sortie... de l'air enfin... elle tomba comme une chiffre avec son paquet humain. Sauvés, ils étaient sauvés ! un vrai miracle !

De loin on avait vu la fumée, les premiers secours arrivaient au moment où, dans un sinistre craquement le bâtiment s'écroulait sous les flammes. La stupeur fût à son comble quand on aperçut par terre une femme, deux enfants, et une petite fille qui tournait autour. Personne jusque-là ne s'était aperçu de la disparition des enfants. Les parent bouleversés et heureux de les retrouver sains et saufs, s'affairaient autour d'eux, ils étaient légèrement incommodés, beaucoup traumatisés,

leur sauveur avait quelques brûlures aux mains, la maman des petits voulut absolument appeler le médecin malgré les protestations de Rosa.

Grâce à cette brave femme tout se terminait bien, sans son intervention il y aurait, dans le hangar deux corps carbonisés. La grande Jeanne baissait la tête, elle avait honte aujourd'hui d'avoir provoqué Rosa et les autres laveuses n'étaient guère plus à l'aise. Mon père qui était au courant de l'histoire avança au centre du groupe et annonça :

– Quelques femmes parmi nous ont insulté celle qui vient, au péril de sa vie de sauver deux enfants. Elle n'est pourtant pas responsable si, un jour, des ennemis, pendant la guerre, ont brûlé Oradour ! Au lavoir, vous lui avez balancé un livre à la figure, aujourd'hui elle n'a pas hésité à se lancer dans les flammes pour en sortir deux petits Français : vous l'appellez Rosa l'Allemande ! Maintenant elle est de nationalité française de par son mariage avec Martial, elle est, et restera toujours la même : généreuse et dévouée, comme nous resterons toujours les mêmes, quelle que soit notre nationalité !

J'espère que, après cette preuve de courage, plus personne n'aura à cœur de l'insulter, et mon père lui appliqua un baiser sonore sur la joue, bientôt suivi par les autres personnes présentes. Les laveuses, tête baissée, lui demandèrent pardon pour la scène du lavoir. Cela a été une de mes plus grandes joies d'enfant de voir ma grande amie accueillie. Les jours de batteuse dans les fermes alentours on lui demandait d'aider à préparer le repas des batteurs, on l'invitait ensuite à s'asseoir à la table familiale. Elle était reconnue enfin !

Quelques souvenirs d'enfance

Combien de fois ai-je fouillé dans le tiroir des souvenirs pour trouver quelles raisons m'avaient poussé à détester ma mère ! Comment ai-je pu passer de l'admiration passionnée que je lui avais vouée à la haine féroce qui m'avait ensuite tourmenté ?

Combien de fois ai-je ressassé ses accès de méchanceté ! Au fond, ce dont je me souviens ne mérite pas de ma part un tel ressentiment. Peut-être ai-je oublié l'essentiel ? Ai-je enfoui trop profondément ce qui m'avait fait le plus mal ? Je le saurai un jour !

La première chose qui m'est venue à l'esprit c'est « ma petite brouette ». J'étais dans la cuisine avec ma mère qui préparait le « marendou ». C'est ainsi que l'on appelle le repas du midi chez nous, et je dois dire que, ne sachant que faire, je m'ennuyais beaucoup. J'ai demandé la permission d'aller jouer dehors, dans le tas de sable que mon père a ramené du ruisseau pour faire des travaux de maçonnerie. La permission est accordée sous condition de ne pas aller au-delà de la bâtisse où mon père travaille ce jour. C'est dans ce hangar où le bois est stocké pour nous chauffer l'hiver qu'il a installé un établi pour bricoler quand il

en a besoin. J'entends un bruit de marteau, chic, je cours en sautillant comme un cabri pour le surprendre en plein travail.

Dès qu'il me voit, il m'adresse un clin d'œil amusé et me montre une rondelle de bois qu'il a percé d'un trou au centre.

– A ton avis c'est quoi, ceci ?

– J'sais pas, p'pa !

– Regarde ! il me montre des bouts de planches qu'il a cloué, et, devant mon air étonné, il m'explique :

– Je te fais une petite brouette, gamin, ceci sera ta roue, demain elle sera terminée, avec ça tu pourras charrier du sable, amener de l'herbe pour ton cochon d'inde, et bien d'autres choses encore ! Ça te va, petit ?

Je n'en crois pas mes oreilles, la joie, doublée d'émotion me fait bégayer.

– Oh ! Oui, p'pa, p'pa, je, je, je suis trop, trop content ! Merci, p'pa.

Toute cette joie m'opprime, il faut que je la fasse partager. Toujours en sautillant je cours à la cuisine ou j'entre en coup de vent :

– M'man, m'man ! Mon p'pa me fait une petite brouette bien jolie, j'irai chercher de l'herbe pour tes lapins avec le regard courroucé que ma mère m'adresse me fait l'effet d'une douche glacée, elle crie très fort, comme quand elle est très en colère :

– Ton père ? il te fait une brouette ? Mais il ne sait rien faire de ses dix doigts, ton père ! Ce n'est qu'un maladroit ! Si je n'étais pas là, il ne saurait même pas te faire à manger ! Tu crèverais de faim si tu n'avais pas ta maman. Je te défends d'aller dans son atelier, sinon...

Ce dernier mot est chargé de menaces, je ne reconnais plus le beau visage défiguré par la colère. J'ai peur, soudain, je cours me cacher dans ma chambre.

C'est la première fois que je la vois ainsi, ma mère, et cela me fait mal, elle a cassé ma joie, je n'oublierai jamais les mots méchants qu'elle a employé pour parler de mon père. Aujourd'hui, ma mère adorée je t'aime moins, je crois bien que j'aie fait connaissance avec un nouveau sentiment qui vient d'éclore en moi dont j'ignore encore le nom. Plus tard je saurai qu'il se nommait la haine. Je me promets de me servir de ma brouette que ça lui plaise ou non.

Dès le lendemain, le petit garçon qui est moi, court prendre ce moyen de transport à l'atelier. Elle trône sur l'établi, elle est superbe, c'est un merveilleux cadeau. Je la descends avec précaution de son piédestal, et, oh ! elle roule admirablement bien. Qui a dit que mon père ne savait rien faire de ses dix doigts ?... La menteuse !

Hélas ! C'est la première et la dernière fois que je m'en sers. L'après-midi, lorsque je suis revenu à l'atelier, la brouette n'y était plus. J'ai cherché dans tous les coins, derrière les fagots, dans un tas de bois, rien ! En levant mon petit nez en l'air j'ai vu, sur la plus haute pile de bois, les brancards ! J'ai compris, dans un accès de jalousie, ELLE l'a cassée !

Je suis revenu en pleurant à la maison, mon père était parti aux champs, je l'ai suppliée, ma mère, de me rendre ce qui était pour moi le plus beau des jouets. Elle a cherché à m'amadouer, me promettant de m'offrir quelque chose de plus beau; j'ai violemment réagi :

– Je ne veux que ma brouette ! Pas autre chose ! Si tu ne me la rends pas je le dirais à papa !

C’était ce qu’il ne fallait pas dire, j’ai reçu la plus belle paire de gifles de ma vie. Ma mère ne se contrôlait plus. Elle s’est mise à hurler :

– Si tu le dis, je te tuerais ! Je vous tuerais tous les deux !

Je tremblais de peur, partagé entre l’envie de m’enfuir chez ma bonne Rosa, et la crainte de me faire encore battre si je bougeais. Je l’ai vue regarder à la fenêtre, pour voir sans doute si quelqu’un passait par là, et, dès ce moment, elle est devenue toute douceuse :

– Vois, petit sot, dans quel état tu me mets ! Viens dans mes bras, tu sais bien que moi seule sais ce qui te convient, tu ne diras rien à ton père, n’est-ce pas ?

J’avais de plus en plus peur, elle a cherché à me rassurer. Peine perdue, je la détestais, je cherchais dans ma petite tête ce que je pourrais bien imaginer pour lui rendre le mal qu’elle m’avait fait. Hélas ! Un petit bonhomme comme moi ne peut pas grand chose, mais, plus tard, plus tard, je me suis promis que je trouverai le moyen de me venger.

« Les veillées », ces sympathiques réunions entre gens du village et qui se tenaient le soir, tantôt chez l’un, tantôt chez l’autre, une ou deux fois par semaine pendant les mois de novembre à février ont été la source, pour moi, d’intéressantes informations et d’impérissables souvenirs. Les « veilladours » comme on les nommait arrivaient dans la famille désignée pour ce soir-là vers 8 heures (lire 20 heures) après avoir terminé les soins aux bestiaux, et ne portaient

qu'après minuit. Les hommes s'installaient autour de la table garnie de deux ou trois bouteilles de cidre avec un verre pour chacun. Parfois je me retrouvais avec mon copain Adrien et la petite Lucette, d'autres fois j'étais seul et j'écoutais, sans trop comprendre les conversations. Autour de la cheminée où flambait un grand feu de bois, les femmes tricotaient tout en papotant. Leur bavardage ne m'intéressait pas. Par contre, certains soir le comportement des hommes m'intriguait. Ils laissaient tomber leur jeu de cartes, oubliaient la partie de belote, je n'entendais plus les « atout et re-t-atouts », ils parlaient bas, prenaient des notes sur un vieux cahier. Je saisisais quelques mots au passage : Guerre civile... armes cachées... c'est un Croix de feu... un meneur... un cul blanc... Leur discussion commençait à m'affoler !

Heureusement, les veillées se terminaient toujours agréablement par un pantagruélique réveillon. Dès après minuit tout le monde prenait place autour de la table garnie en un clin d'œil. C'était un gros casse-croûte où le cochon était à l'honneur. Chacun humait la bonne odeur du petit salé chaud, accompagné de pâté de foie, de saucisson, de grillons aillés. La jatte, pleine de caillé blanc tâché de jaunes par quelques cuillerées de crème épaisse, mettait une note fraîche au centre de la cochonnaille. Une appétissante tarte aux prunes ou un clafoutis tiédissait sur le coin du fourneau. Tout le monde mangeait de bon cœur et on arrosait ça de quelques lampées de cidre fait « à point » à cette période de l'année. Une tasse de café, suivie d'un fruit à l'eau-de-vie terminait ce pantagruélique casse-croûte. Exceptionnellement, les enfants avaient droit au fruit, prune ou cerise « sans le jus ».

Ce n'est que plus tard que j'ai compris l'importance de ces soirées où la politique était le sujet favori des conversations.

Ce soir-là, les hommes étaient très excités, on venait d'apprendre par voie de presse qu'une importante manifestation des Croix de feu avait eu lieu autour d'un château près de Limoges, environ six mille personnes y avaient assisté. D'après eux, ils avaient des armes cachées, des mitrailleuses, un plan de lutte. Au village, tout le monde était en ébullition, ce fut lors de cette veillée que l'on me vaccina contre les curés, les riches et Dieu lui-même.

J'étais assis sagement près de la cheminée, à côté de ma mère, je regardais les gerbes d'étincelles dues au bois de châtaignier qui alimentait le feu, elles me rappelaient vaguement le feu d'artifice de la fête foraine. Notre chat dormait sur la pierre chaude de l'âtre et, parfois, une odeur de brûlé envahissait la pièce parce qu'une braise vive était projetée sur le poil du matou.

– Fais-donc sortir ce chat, s'écriait mon père, il fera flamber la maison et nous avec, il va aller dormir dans le foin et y mettre le feu une fois ou l'autre.

C'est ce moment-là que choisit l'un des hommes pour m'interpeller :

– Viens près de nous, Jeannot, on va te raconter des choses. Promets-nous, d'abord, de ne parler à personne des gens qui viennent chez toi les soirs, ni de ce que tu entends ! D'accord ? Et à mon père qui en avait fini avec le chat :

– Pierre, il est temps de mettre ton fils au courant de certaines choses, il faut qu'il sache que nous travaillons pour protéger nos enfants et nos biens

contre les curés et les riches. Explique-lui ce qui s'est passé entre le curé Martin et la femme du pauvre Tonin.

Mon père réfléchit un instant puis, s'adressant à moi :

– Tu es assez grand pour comprendre, n'oublie jamais ce que je vais te dire : tu connais François, le père d'Adrien ? Cet homme, vois-tu, n'a jamais connu son père, il n'avait que quelques mois quand ce dernier est décédé. Tonin travaillait au château du Buisson, qu'il pleuve ou qu'il vente le châtelain n'admettait pas que ses employés restent à la maison. Une journée d'été particulièrement chaude les ouvriers rentraient du foin, c'était Tonin qui chargeait les charrettes. L'orage menaçait, Tonin était en sueur quand au milieu des éclairs et des roulements de tonnerre la pluie s'abattit en trombe sur le pays. Trempé jusqu'aux os, Tonin se hâta de finir le chargement. La charrette rendue dans la grange, il fallait bien la décharger, et Tonin, la chemise mouillée sur le dos, continua son travail sans prendre le temps de changer ses vêtements mouillés. Le lendemain matin il eut toutes les peines du monde pour sortir du lit tant il avait mal aux membres, de plus il était brûlant de fièvre. Berthe, son épouse, se rendant compte de son état, voulut le retenir et lui proposa de prévenir le patron.

– Surtout pas ! Répondit-il, tu sais bien que je serai mis à la porte ! où irait-on avec nos petits ? Ça va aller mieux, je vais me dérouiller dans les écuries.

Ce fut là que le « second » domestique le trouva tombé sans connaissance un peu plus tard. On le transporta dans son lit, il s'éteignit deux jours après sans avoir vu le médecin, laissant sa femme et leurs

quatre enfants sans ressources. Le châtelain fit comprendre à la pauvre Berthe qu'il lui fallait prendre un autre domestique et de ce fait libérer la bicoque où elle logeait. Dans un élan de générosité, il lui proposa de mettre ses misérables meubles dans une bergerie désaffectée, elle pourrait habiter là avec ses enfants moyennant une aide à la cuisinière du château et quelques autres menus travaux. Il lui suggéra de bien remercier le ciel de l'avoir mise sur la route d'un aussi généreux patron. Une autre surprise attendait la pauvre femme. Après les obsèques, le curé Martin vint frapper à sa porte, elle se confondit en remerciements, lui dit combien elle était heureuse que son mari ait reçu les derniers sacrements, puis l'enterrement religieux. Le prêtre écoutait en silence, et, lorsque tremblante d'émotion elle se tût, il enchaîna :

– Ma pauvre Berthe, pour que votre mari repose en paix il vous faut à votre tour être reconnaissante envers notre sainte mère l'église et payer les frais qu'un enterrement occasionne.

– Je n'ai pas d'argent, murmura la malheureuse.

– L'âme de votre époux sera torturée, hurla le curé, et cela jusqu'à ce que vous ayez payé ce que vous me devez.

Il fit le tour de la cabane, examinant tour à tour un bol ébréché, une casserole cabossée, une vieille couverture trouée.

– Ça ne vaut rien ! Rien du tout ! Maugréait-il.

Soudain un sourire illumina son visage, il venait d'apercevoir pendu au plafond un jambon encore entier.

– Voilà ce qu'il me faut ma brave Berthe ! dit-il en pointant son doigt vers le jambon. Ce n'est pas

beaucoup comparativement à ce que tu me dois, mais je m'en contenterais. Il avisa une chaise branlante, eu peur de se casser la figure, prit un enfant par le bras, et, le poussant vers la chaise :

– Monte là-dessus, toi qui es léger, et décroche-moi ça !

Pas un regard pour la pauvre mère en larmes qui le suppliait de laisser le jambon pour ses petits qui n'avaient plus rien d'autre à manger. Il partit tout en répétant :

– Pense à ton pauvre mari qui va reposer en paix... pense...

Sa voix se perdit au loin. Berthe hurlait de désespoir, ses enfants accrochés à ses jupes. Ce soir-là, Jeannot, c'est mon père qui lui apporta du pain, du lait et du fromage. Le lendemain, il y eut une réunion chez nous comme il y en a une ici ce soir. Les voisins, mis au courant par mon père décidèrent d'un commun accord, de fournir l'indispensable à la veuve et aux orphelins, selon les possibilités de chacun. Le dimanche suivant, une foule de paysans se massa autour du presbytère en criant des injures au traître abbé. L'église, ce jour-là, compta ses fidèles, seuls, quelques hobereaux des environs assistèrent à la messe.

– Voilà, tu comprends mieux j'espère pourquoi je hais les curés et les riches, voilà pourquoi tu n'iras pas au catéchisme avec tes petits copains qui ont des parents à la mémoire courte. Il y a certainement de bons curés et de bons riches, mais ils ne sont pas nombreux et nous ne sommes pas de leur monde, il ne faut pas se laisser embrigader par ces gens-là. S'il y avait un Dieu, tous ces exploiters seraient les premiers damnés !

Le prêtre raconte à ses ouailles de faire carême le vendredi, la semaine sainte, les riches achèteront de succulents poissons à chair maigre et autres aliments permis par l'église ce qui leur vaudra d'aller directement au Paradis ! Mais le pauvre bougre qui aura accompagné son morceau de pain noir d'une petite tranche de lard ranci aura pêché, il sera bon pour descendre aux enfers ! Des exemples je pourrais t'en donner beaucoup d'autres, nous en reparlerons plus tard. Ne te laisse jamais manipuler par ces gens-là. Est-ce que tu as compris ?

– Oui papa, et, brusquement, fièrement campé sur mes jambes maigrichonnes, je levais le bras et déclamais :

– Je jure que je combattrais toujours les curés et les riches, je ne croirai pas en Dieu, et je voterai comme mon père !

Tous les hommes présents éclatèrent de rire en tapant dans les mains pour m'applaudir pendant que je me rasseyais content et confus à la fois.

Je ne savais pas encore qu'il n'est pas toujours possible de tenir une promesse. Je m'apprêtais à me rasseoir quand l'un des hommes présents nommé Châli, m'adressa un clin d'œil coquin et demanda :

– Connais-tu la définition de l'église ? Qu'est-ce que l'église ?

Etonné par la question, je murmurais : je n'en sais rien !

– Eh bien ! tu vas apprendre quelque chose aujourd'hui répondit Châli avec un gros rire :

– L'église est une grande maison sans cheminée qui nourrit un grand feignant toute l'année !

Tout le monde riait à gorge déployée, sauf mon père. Je me suis souvenu à cet instant d'une conversation que j'avais surprise entre mon père et sa mère et où il était question de moi. J'étais trop jeune alors pour comprendre mais les mots étaient restés intacts dans ma mémoire.

– Il n'ira pas ! Disait mon père qui semblait très excité et ça ne l'empêchera pas de devenir un honnête homme, il n'entendra pas les bêtises que j'ai entendu par la bouche de tes curés !

– Pour le moment c'est toi qui dit des bêtises, rétorquait sa mère, tu ne sais que répéter l'histoire de l'abbé Martin, mais tu oublies les saloperies que font certains hommes politiques, tu les connais pourtant ! Regrette-tu vraiment ce qui t'a été enseigné dans ton enfance ? En privant ton enfant du secours de la religion tu en feras un malheureux sans Dieu et sans repère. François est plus sage que toi, malgré ce qu'avait fait le prêtre à la famille, le petit Adrien va faire sa communion et, après, dit François, il fera ce qu'il voudra, libre à lui de quitter l'église si ça lui plaît, mais il restera toujours en cet enfant quelque chose que le tien n'aura jamais, je le sais et je le sens. La vieille paysanne que je suis ne peut pas trouver les mots qu'il faudrait pour te convaincre, sache pourtant que je prie chaque jour afin que Jeannot trouve la foi malgré toi !

Le rappel de cette discussion me gênait d'autant plus que je venais juste de jurer devant mon père et son équipe de combattre ma vie durant les curés et d'être un parfait mécréant. J'étais fatigué, cette réunion m'avait perturbé, j'ai demandé la permission d'aller me coucher.